

A History of Violence
Une si tranquille petite ville
***Histoire de violence* — États-Unis / Canada 2005, 96 minutes**

Luc Chaput

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2005). Review of [*A History of Violence : une si tranquille petite ville / Histoire de violence* — États-Unis / Canada 2005, 96 minutes]. *Séquences*, (239), 36–37.



L'altérité du regard complice

A History of Violence

Une si tranquille petite ville

Luc Chaput

Deux hommes entrent dans un dîner, restaurant populaire situé sur la rue principale d'une petite ville américaine. C'est l'heure de la fermeture, ils commandent un café et quelque chose à manger. S'ensuit une altercation qui dégénère où les deux visiteurs apparaissent sous leur vrai jour et où Tom, le propriétaire, les met hors d'état de nuire, réagissant d'une manière précise et étonnamment rapide.

Blessé, à l'hôpital, Tom Stahl est traité en héros par sa famille et ses concitoyens et par les médias accourus rapidement en cette ère de l'information continue où tout événement un tant soit peu important connaît au moins son quart d'heure de gloire.

Les deux clients du resto sont — le spectateur le sait déjà à cause de la première scène filmée magnifiquement en plan séquence — des voleurs et des assassins. La famille de Tom et Maria paraît unie, comme l'ont montré l'interaction aux repas et la scène où le père console Sarah, sa fille apeurée par les cauchemars, en lui disant que les monstres n'existent pas. De plus, le couple est toujours amoureux, comme le signale le jeu que Maria, l'avocate,

a préparé pour son mari. Ce couple est donc très différent des autres couples des films de Cronenberg, où l'homme et la femme ne sont pas sur un pied d'égalité et n'ont habituellement pas une sexualité jouissive.

Mais dans l'esprit du spectateur germe une question : d'où vient cette facilité de réaction et d'exécution de Tom ? Il est assez vieux pour avoir fait partie de l'armée, des Marines et même des forces spéciales qu'emploient depuis longtemps les commandements militaires pour les opérations de commando. Il est de plus un homme sur lequel son épouse sait peu de choses, comme elle le lui dit si gentiment dans l'auto.

En conférence de presse lors de la présentation du film en compétition à Cannes, le réalisateur David Cronenberg a souligné un rapprochement possible avec Hitchcock, spécialement **The Wrong Man**, ou plus généralement ses films sur le thème de l'homme traqué parce qu'innocent ou parce qu'il en sait trop. Pourtant, à cause du contexte de cette petite ville si rapidement et efficacement décrite par Cronenberg, on pense

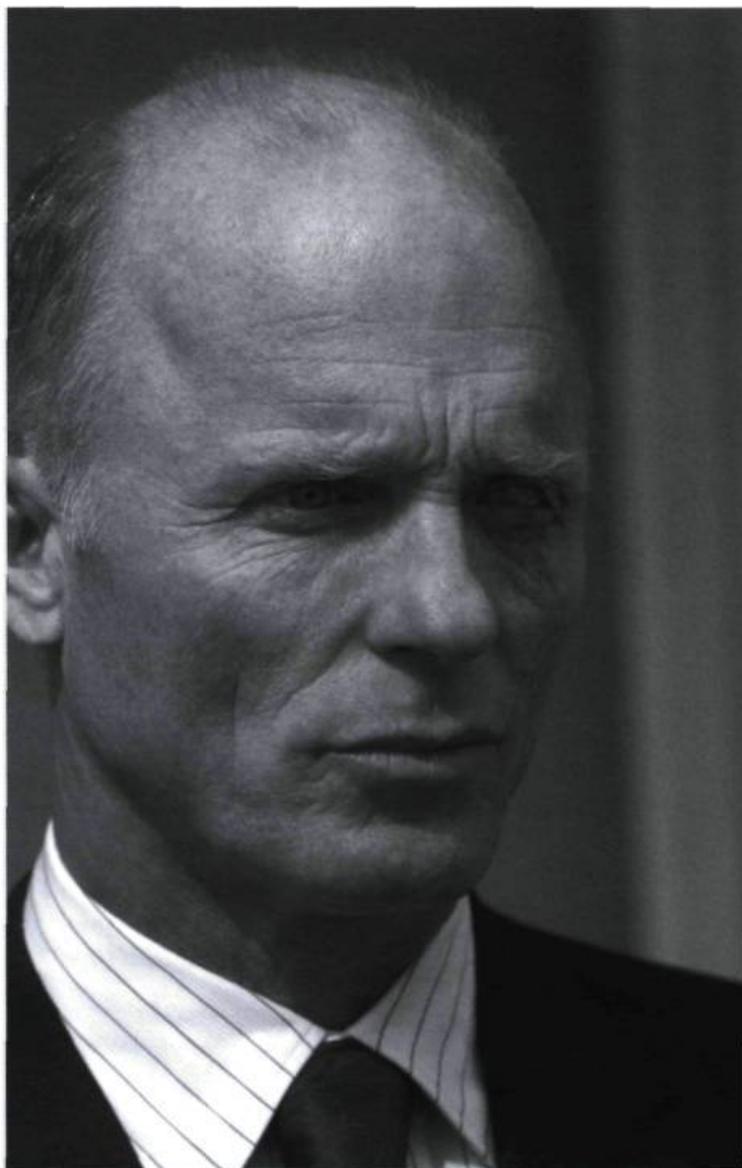
plutôt à **Shadow of a Doubt** du cher Alfred. Ce portrait d'une ville tranquille mais où se terre un assassin avait été scénarisé et dialogué entre autres par Thornton Wilder, auparavant auteur d'**Our Town**, magnifique pièce sur les joies du quotidien dans un village. Ces villes à la campagne, hier peuplées de gens sans histoire, si souvent décrites avec nostalgie dans le cinéma américain — et même par Hitchcock, de manière ironique, dans **The Trouble with Harry** —, ont aujourd'hui, elles aussi, des problèmes de drogue ou de violence. Et Jack, le fils Stahl, adolescent plutôt timide, se transforme, sous nos yeux, face au fanfaron du coin, en un redresseur de torts comme son père, passant de la répartie verbale à des arguments plus frappants.

Chez Cronenberg, hier l'horreur était mécanique ou extrasensorielle, puis insérée de plus en plus dans la psyché des personnages (Dead Zone, Naked Lunch, Dead Ringers); ici, elle est plus sournoise, jouant sur les apparences, flattant l'instinct de conservation, obligeant le spectateur à se regarder dans le miroir des actions de cet homme, hier violent, aujourd'hui héros.

L'amitié évidente entre le shérif, l'épouse avocate et le propriétaire héros rend succincte l'enquête sur l'incident du restaurant. Arrivent ensuite des individus à la mine patibulaire, habillés de noir, qui pourraient être des agents du FBI. Le film devient alors un western : hommes venus de loin confronter un paisible individu, maison isolée, carabine chargée et placée en évidence (comme plus tôt au restaurant), cafetière aux reflets métalliques utilisée comme arme de poing. La photographie chatoyante de Peter Suschitzky confère une présence maléfique à la grosse voiture noire aux vitres teintées qui transporte ces individus. Ed Harris, dans le rôle de leur chef Carl Fogarty, cache derrière sa balafre et son œil de vitre une violence qui sourd de sa voix. Face à lui, Viggo Mortensen, père et mari si prévenant par ailleurs, joue de son regard et de sa mâchoire, passant tel un fauve en une fraction de seconde de la gentillesse à la dureté. Maria Bello, dans le rôle d'Edie, confirme le talent montré dans **The Closer**, épouse amante, mère aimante et avocate étonnée de la transformation de l'homme qu'elle croyait connaître, ce qui mène après une discussion âpre avec ce dernier, dont elle n'est même plus sûre de l'identité, à une magnifique scène d'un érotisme violent dans un escalier.

D'un *graphic novel* (roman en bandes dessinées) de John Wagner (auteur de *Judge Dredd*) illustré par Vince Locke, le scénariste Josh Olson — dont les autres prestations cinématographiques n'étaient pas de très haut niveau d'après les critiques qu'on peut glaner sur Internet — a tiré une version que Cronenberg a remodelée en une œuvre directe jouant habilement de la lenteur puis de la rapidité, de la répétition même de certains motifs, discourant sur la violence dans tous ses états et sur la place qu'elle occupe dans nos vies.

Chez Cronenberg, hier l'horreur était mécanique ou extrasensorielle, puis insérée de plus en plus dans la psyché des personnages (**Dead Zone, Naked Lunch, Dead Ringers**);



Une violence qui sourd la voix

ici, elle est plus sournoise, jouant sur les apparences, flattant l'instinct de conservation, obligeant le spectateur à se regarder dans le miroir des actions de cet homme, hier violent, aujourd'hui héros.

Au repas en famille du début répond celui de la fin où apparaît une faille entre les commensaux. Seule la petite Sarah semble encore aimer son père comme avant. On est loin des fins heureuses habituelles de ce type de film. Il est donc étonnant que le jury de Cannes n'ait pas voulu récompenser ce plus classique des films de Cronenberg.

■ **HISTOIRE DE VIOLENCE** — États-Unis / Canada 2005, 96 minutes — **Réal.** : David Cronenberg — **Scén.** : Josh Olson, d'après le roman en bandes dessinées de John Wagner et Vince Locke — **Images** : Peter Suschitzky — **Mont.** : Ronald Sanders — **Mus.** : Howard Shore — **Son** : Rob Bertola, Glenn Gauthier — **Dir. art.** : Carol Spier — **Cost.** : Denise Cronenberg — **Int.** : Viggo Mortensen (Tom Stall), Maria Bello (Edie Stall), Ashton Holmes (Jack Stall), Heidi Hayes (Sarah Stall), Ed Harris (Carl Fogarty), Stephen McHattie (Leland Jones), Greg Bryk (Billy Orser), Kyle Schmid (Bobby Jordan), William Hurt (Richie Cusack), Peter MacNeill (le shérif Sam Carney) — **Prod.** : Chris Bender, David Cronenberg, JC Spink — **Dist.** : Alliance.